

JOUONS AUX ÉCHECS AVEC Mlle DE LA BESSÉE

Le 7 juin 1993 a été vendu à l'Hôtel Drouot, à Paris, un vitrail donné comme provenant de l'Hôtel de La Bessée, à Villefranche. L'acquéreur en fut le musée national du Moyen Age, encore appelé musée de Cluny. Ce vitrail inscrit son histoire dans le passé de la région beaujolaise et mérite d'être considéré sous divers aspects. Il sera donc traité successivement : 1) de la famille de La Bessée dont il porte le nom ; 2) de la personne de Mlle de La Bessée ; 3) des publications anciennes relatives au sujet qu'il représente ; 4) des personnes qui l'ont possédé ; 5) des caractéristiques de son style, facture, technique du dessin, époques des costumes, symbolique du jeu figuré. Un rapprochement sera fait avec une autre grisaille qu'une tradition imprécise lui attribue comme complément.

La famille de La Bessée

Cette famille se caractérise par son antiquité (citée dès le XIII^e siècle) et par sa présence dans les fonctions d'échevins de la ville de Villefranche suivies d'emplois dans divers offices anoblissants. L'origine de sa fortune est à la fois marchande et terrienne.

Véran : décédé en 1354, marchand, receveur de la Baronnie.

Véran : consul de 1417 à 1445.

Véran : surnommé le Sire, vivant en 1482.

Véran : époux de Louise de Villars (famille lyonnaise fort riche), vivant en 1515.

Guyonnet : échevin en 1398, traite avec Edouard II de Beaujeu en 1399.

Guyonnet : capitaine de la milice en 1444.

Humbert : consul, capitaine de la milice, décédé en 1480 ; son frère Guillaume, aussi consul, décédé en 1509, époux de Jeanne de Gaspard.

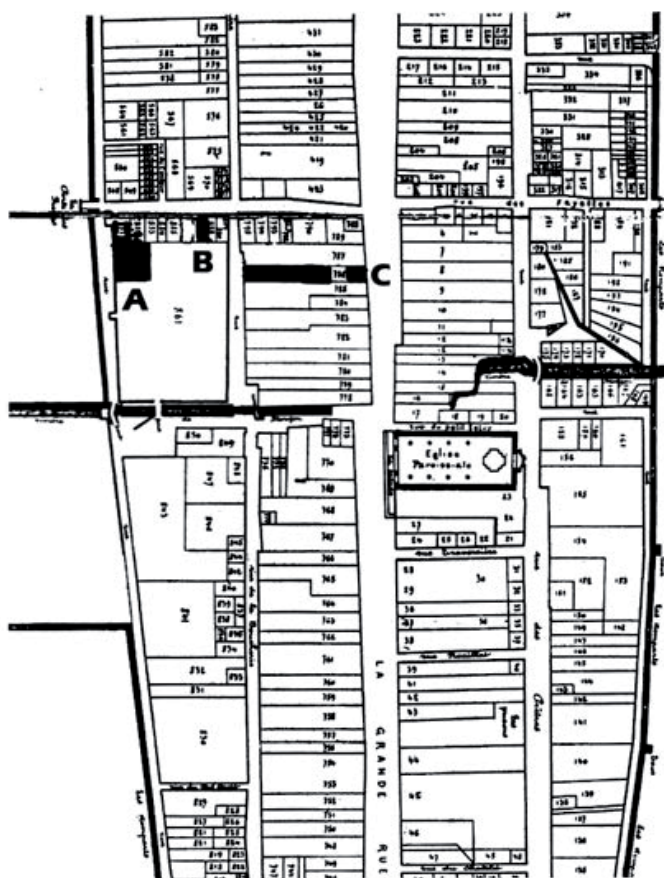
Nicolas : procureur de Pierre de Bourbon, licencié en droit, avocat, décédé en 1486.

Jean : vivant en 1563, avocat à Lyon, docteur ès droit, procureur et syndic général de la ville de Lyon.

Le patrimoine constitué est assez bien connu. En raison de la présence d'armoiries réemployées au-dessus de la porte d'entrée, on situe généralement leur hôtel de Villefranche au 638 de la rue Nationale. Cette maison, reconstruite en 1840-49, ne révèle aucune indication dans ses murs (cf. Mme de Brébisson, Villefranche, le secret de ses vieilles maisons).

Le Terrier Besson, illustré par le plan Pezant (1744), précise : « Le côté nord de l'hôpital était bordé de 9 maisons... La première à l'ouest, haute et basse, joute, côté sud, les bâtiments et sacristie dudit hôpital qui furent très anciennement de Véran de La Bessée ».

La quatrième avait appartenu à Laurent de La Bessée.



Extrait du plan Pezant, 1744
 A : emplacement de la maison de Véran de La Bessée
 B : maison de Laurent de La Bessée
 C : n° 638, armoiries de la famille de La Bessée

Celle de Véran avait été auparavant à Geoffroy de Saint-Amour (fin XIV^e siècle). Le Véran nommé peut être le consul de 1417 à 1445. Un événement considérable eut lieu dans sa demeure. En 1420, la duchesse de Bourbon, dame de Beaujolais, Marie de Berry, vint y loger au cours d'un séjour. Son fils, le prince Charles I^{er}, vint sans doute l'y rejoindre.

« *L'épouse de Véran, Ancelyse, étant accouchée, Madame lui fit cadeau d'un petit affiquet* » (cf. Aubret, Mémoires pour servir à l'histoire de la Dombes).

Dans la maison de Guyonnet, en 1375, le sire de Beaujeu avait reçu l'hommage de ses vassaux (cf. Aubret).

Guyonnet le deuxième acquit une rente importante en Dombes à Mogneneins et Flurieu. Une autre rente s'étendait sur Cogny.

Au XV^e siècle, Jean et son frère Véran possédaient sur Saint-Georges-de-Reneins et Charentay les fiefs de Brameloup et de Vernay. En 1537, ils acquirent la justice de Saint-Georges-de-Reneins que vendait le cardinal de Tournon pour le compte du roi François I^{er} (montant 1 040 livres).

Mais Jehan et Véran n'eurent que des filles, le nom disparut de la région.

Mademoiselle de La Bessée

La demoiselle que le vitrail est censé représenter est désignée par la tradition comme la fille de Guyonnet, échevin en 1398. Cette jeune fille aurait été enlevée brutalement par Edouard II. La légende de cet enlèvement a traversé les siècles. Le premier connu à en avoir parlé est Claude Paradin, dans un ouvrage publié post-mortem, en 1606. Aucun document, jusqu'à ce jour, n'a confirmé la légende. Il se pourrait qu'un transfert de localisation se soit produit entre le personnage de cette demoiselle et le pillage authentifié de la Maison des « filles » de La Bessée, monastère de chartreuses situé au lieu-dit du même nom à Blacé (cf. actes des journées de l'U.S.H.R. Beaujeu 1988, M.-L. Odin, Hypothèse pour une explication de l'enlèvement de la fille de La Bessée).

Ce lieu-dit de Blacé, possédé en 1251 par Guy de La Bessée et acheté par Marguerite de Bâgé, épouse de Humbert V de Beaujeu, pourrait être le berceau de la famille.

Publications relatives au sujet du vitrail

En 1671 parut à Villefranche, imprimé par Baudrand, signé sans autres précisions LIS, un ouvrage intitulé : « Mémoires contenant ce qu'il y a de plus remarquable à Villefranche ». L'auteur y mentionnait l'importance de la famille de La Bessée et justifiait cette importance par les visites qu'y faisait Edouard II à la fille de la maison « ainsi qu'il paraît dans des anciennes vitres... ».

Une gravure, signée Selot, complétait le texte.



Ce texte et ce dessin ont été reproduits en 1903 dans Histoire du Beaujolais, composée par Léon Galle et Georges Guigue à partir des Mémoires et d'un autre livre de la même année de 1671, rédigé et signé par Pierre Louvet. M. Ferdinand de La Roche de La Carelle, dans un chapitre annexe à son Histoire du Beaujolais (1852), s'étonne de ce que LIS se soit borné à évoquer les visites d'Edouard II à la jeune fille sans faire état de l'enlèvement qui a suivi. A ses yeux, le rapt est véridique puisqu'il fut la cause de la cession du Beaujolais au duc de Bourbon (1400). L'historien du vitrail, Lucien Bégule, a publié une reproduction du vitrail en l'accompagnant de la légende (1911, 1923).

Les différents possesseurs du vitrail

L'ouvrage de 1671 fait état d'une vitre peinte au même sujet dans la Maison de La Bessée et Lucien Bégule dit qu'elle se trouvait encore en place avant 1840, au numéro actuel du 638. Lucien Bégule est trop récent pour avoir été témoin oculaire et il ne donne aucune référence ; M. de La Carelle, contemporain, ne dit rien sur ce point. On ne peut donc affirmer d'une manière absolue que le vitrail du musée de Cluny est la vitre peinte vue et reproduite en 1671. Le sujet est toutefois identique. On ne sait si l'inscription a été relevée sur la vitre ou ajoutée par le graveur.

La carrière du vitrail de Cluny commence en 1852, d'après le récit qu'en a fait M. Ferdinand Roche de La Carelle. Il conte l'avoir découvert chez un « marchand de curiosités à Lyon ». M. de La Carelle dut l'installer dans son château de Sassangy (Saône-et-Loire) car c'est là que le vit Lucien Bégule en 1906 et ultérieurement (Lucien Bégule, 1848-1935). A M. Ferdinand de La Roche de La Carelle succéda son fils Sosthène, décédé en 1887, sans postérité, de sorte que Sassangy revint aux descendants de M. Henry de La Roche-Nully, oncle de M. de La Carelle.

Les héritiers appartenaient à la grande famille Claret de Fleurieu, bien représentée en Beaujolais. A la suite du décès de Mme de Fleurieu, en 1923, Sassangy fut mis en vente et le mobilier dispersé. Le vitrail cessa d'être conservé en un lieu connu. Les articles le signalant le portaient « disparu ». A la faveur d'une communication traitant en partie de l'œuvre de M. Ferdinand de La Roche de La Carelle, donnée à l'Académie de Villefranche, un appel fut lancé pour la « recherche de ce vitrail » (cf. Chroniques du pays beaujolais, année 1993). Mme Christian de Fleurieu prit intérêt pour l'enquête et la poursuivit au cours de réunions de famille. Le possesseur du vitrail ayant soudain conscience de la valeur de l'objet le proposa à la vente comme il est dit précédemment.

Les caractéristiques du vitrail

Il s'agit d'une peinture sur verre traitée en grisaille rehaussée de jaune d'argent, mesurant 55 sur 55 cm. Le personnage masculin est cerné de plomb. La perspective du dessin est de type frontal ou centré, les lignes obliques concourant en fuite triangulaire vers un point unique. La construction est donc symétrique par rapport à un axe.

A titre de comparaison, on peut citer :

- le Parlement de Malines. 1475. Maître inconnu (Malines, musée communal).
- Le chapitre de la Toison d'or, présidé par Charles le Téméraire,
- La dernière Cène. Thierry Bouts (1415-1475). Louvain, église Saint-Pierre,
- ainsi que diverses miniatures, en particulier de Jean Fouquet.

Les costumes sont très singuliers. Une peinture reprise sans doute sur un modèle de l'atelier de Van Eyck (1370-1440) représente une curieuse scène : « La pêche à la ligne à la cour de Guillaume VI, comte de Hollande et de Hainaut ». Quatre hommes ont exactement le même chapeau dit « à volets » que porte le joueur d'échecs. Tous les acteurs du tableau sont identifiés comme d'une part les partisans de Jacqueline de Bavière, héritière de Guillaume, de l'autre, ceux de Jean de Bavière, évêque de Liège, qui se disputaient l'héritage des Pays-Bas.

Jacqueline de Bavière eut quatre maris, dont Jean, Dauphin de France, troisième fils de Charles VI. Jean de Bavière mourut en 1426. Le peintre Jean Van Eyck lui était personnellement attaché. Le Dauphin de France est coiffé d'un chapeau à volets.

Jacqueline de Bavière n'a pas de hennin mais, sur un autre portrait, elle en est coiffée. Ce hennin se nomme « à l'escoffion » (La pêche à la cour de Guillaume VI. Louvre. Cabinet des dessins).

Un recueil de la bibliothèque d'Arras renferme un grand nombre de portraits repris sur des monuments et tableaux d'époque. On y trouve Jacqueline de Bavière, Agnès de Bourgogne, duchesse de Bourbon, et ses sœurs coiffées à l'escoffion. On y trouve également Marie de Berry et son fils Charles, les hôtes de Vérano en 1420.

Le jeu des échets ou échats ou échecs était considéré comme un jeu aristocratique. On le nommait le « jeu des rois ».



Vitre de la maison de La Bessée

Toute une symbolique, dans l'esprit du temps, s'attachait à sa pratique. Des scènes représentant des joueurs et joueuses ornaient manuscrits et tapisseries. La Bibliothèque nationale conserve un riche fonds de manuscrits consacrés à ce thème. Presque tous sont inspirés par un traité : Le Liber Demoribus Hominum, rédigé par un dominicain italien, Jacques de Cessoles, et traduit en français sous le titre : « Le Jeu des échecs moralisés », par Jean de Vigney.

Vers 1370, un auteur composa une sorte de suite au Roman de la Rose qui fut en partie commentée en 1400 par Evrart de Conty et appelée « Les Echecs amoureux ». Son grand succès lui valut d'être copiée en manuscrit jusqu'à Louise de Savoie qui en reçut un magnifique exemplaire.

Le héros des « Echecs amoureux » est baptisé : « L'acteur ». Après divers entretiens avec des dieux de la mythologie, il est invité à jouer son destin amoureux dans une partie d'échecs.

La partie est décrite coup par coup, mais chaque pièce est porteuse d'une intention sentimentale établie par un code. Exemples : les fous de la demoiselle, franchise et pitié ; les tours de l'acteur, patience et persévérance.

(Le livre des Echecs amoureux. Bibliothèque nationale. Anne-Marie Legaré, Françoise Guichard-Tesson, Bruno Roy. Editions du Chêne. 1991.) (Bibliothèque nationale. Catalogue des manuscrits. Fonds français. Thème du jeu des échecs, microfilmés n°s 9197, 1165, 1166, 1167, 1172, 1173, 1728, 2148, 2471, 380, 472, 580, 812 ; en particulier à signaler 1165, Moralités du jeu des échecs de Jacques de Cessoles, traduction Jehan de Vigney, qui provient de la Bibliothèque des ducs de Bourbon à Moulins. XV^e siècle, lettres ornées.)

La partie des échecs amoureux se termine au détriment de l'acteur qui est mis échec et mat.

Ses interlocuteurs le consolent en lui faisant entrevoir une vie future guidée par la sagesse.

La disposition des pièces sur l'échiquier du vitrail correspond effectivement à la mise en échec du roi que le joueur tient dans sa main. La jeune fille fait un geste qui peut annoncer ce coup final.

Le vitrail de la chapelle de Laye

Un article parut en 1937 dans la presse locale (Le Progrès ?), sous la signature Jean Cherbu, avec le titre : « Autour d'un coin de Beaujolais ». Il traitait de l'histoire de Saint-Georges-de-Reneins et indiquait la présence, dans la chapelle de Laye, d'un vitrail en quelque sorte complémentaire de celui de La Bessée qui aurait montré le sire de Beaujeu faisant amende honorable de l'enlèvement de la demoiselle.

Effectivement, dans un oculus, à grande hauteur, existe bien une grisaille rehaussée de jaune d'argent, de dimensions très proches (50 sur 50), mais dont le sujet n'est pas une scène de repentir. On voit deux seigneurs en costumes XV^e siècle conversant dans un jardin (?) auprès d'une statue posée sur un socle.

La statue est le point le plus énigmatique du tableau car il s'agit d'une femme, à la poitrine nue, à la jambe découverte, pourvue de courtes ailes comme un ange et peut-être nimbée d'une auréole.

Le livre des Echecs amoureux explique qu'il faut assimiler les dieux de la mythologie avec les anges de la chrétienté.

Serait-ce donc une scène du roman ?

Le vitrail de La Bessée aurait-il fait partie d'une suite décorative dans le goût du temps (XV^e-XVI^e) ?

Ces panneaux se seraient-ils trouvés dans le château de Brameloup, englobé au début du XVIII^e siècle dans le domaine de Laye par le nouvel acquéreur ?



Le vitrail de la chapelle de Laye

Conclusion

Autour du vitrail du musée de Cluny, un univers se reconstitue qui confirme la qualité de la vie artistique de Villefranche et du Beaujolais aux temps anciens.

Les similitudes relevées avec le style flamand révèlent des contacts entre Beaujolais et pays nordiques, alors centres commerciaux et culturels très actifs. Les marchands drapiers, tels les La Bessée et les Gaspard, n'importaient pas que des tissus de laine.

Marie de Berry, bien plus sûrement qu'Edouard II, se plaisait à leur fréquentation. Peu de témoignages subsistent et, pour interpréter ceux qui sont conservés, il faut un grand effort de documentation. Langage, écriture, symbolique, tout a évolué. Les formes apparentes ont perdu leur signification.

Le peintre-verrier et historien du vitrail, Lucien Bégule, l'a fort justement, mais trop modérément, exprimé dans ses commentaires sur le vitrail : « Peut-être la légende qui montre Edouard II et la demoiselle de La Bessée a-t-elle été suggérée à l'imagination des curieux par la vieille grisaille. »

Celle-ci représenterait simplement un seigneur et une dame du temps de Charles VII... Une scène de genre réunissant deux personnages minutieux de costumes et de visages, ce que faisait alors Jean Van Eyck en Flandre... ».

Le musée de Cluny a inscrit la datation : 1340-1440.

Tout comme la Dame à la Licorne, dont il est à présent le voisin, le vitrail de Mlle de La Bessée conserve une partie de son mystère. La peinture de la chapelle de Laye est à peine révélée.

Elle aussi revient à la connaissance des chercheurs, mais encore enveloppée des brumes de l'inexplicable.

M.-L. ODIN